

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

Une excursion obligée est celle de Petropolis.

Petropolis est le plus couru, le plus justement célèbre des points renommés aux environs de Rio. C'est à cette petite ville, plantée sur les sommets des montagnes, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, que les habitants aisés de Rio viennent demander, l'été, un peu de fraîcheur et d'ombre ; c'est là que se réfugie la Cour, que se transportent la diplomatie, la politique et la finance, pour fuir un climat brûlant et les cruelles maladies qu'il engendre. Là, le thermomètre accuse une différence de 15° centigr. ; les nuages y couvrent souvent le ciel, et la pluie y rafraîchit parfois la terre. C'est réellement la ville d'eau du Brésil, et l'on y mène, trois mois de l'année, une douce existence, variée de plaisirs calmes et champêtres.

A peine y voit-on quelques rues qui rappellent une ville : tout le reste est chalets et villas. L'empereur y possède un superbe palais. Les mules y abondent ; on sort beaucoup, on se montre partout, et c'est à qui organisera quelque joyeuse partie.

Petropolis est donc un charmant endroit. Il est, à vol d'oiseau, tout voisin de Rio ; mais quel voyage pour s'y rendre ! Il faut, d'abord, dans sa longueur, traverser la baie tout entière ; puis, un petit chemin de fer, qu'on a peine à prendre au sérieux, vous dépose au pied des montagnes ; enfin, la chaise de poste, attelée de quatre ou six mules, selon l'état du chemin, vous cahote, pour monter, trois heures durant. Toutefois, la route coupe en corniche et fort gracieusement le flanc de la montagne, et l'on jouit, sur tout le parcours, d'une vue ravissante qui ne fait qu'embellir à mesure qu'on s'élève.

Mais laissons les environs immédiats de la capitale du Brésil, et marchons vers l'intérieur.

Là les voyages deviennent plus difficiles, et bien autrement sérieux. Aussi n'y voit-on que ce qu'on peut, rarement ce qu'on veut.

Les chemins de fer de l'Empire sont, sans doute, en bonne voie d'extension, et l'empereur, tous les ans, inaugurant lui-même de nouvelles sections, encourage de son mieux ces utiles travaux ; mais le réseau exploité est encore bien insuffisant. Bientôt, le voyageur n'a plus d'autre ressource que la mule, et ce moyen de transport est toujours peu commode et fort dispendieux. Il faut, en effet, se pourvoir d'une ou deux mules pour soi, d'une autre pour son bagage, d'une encore pour son domestique, d'une surtout pour son guide. Cela fait, on le conçoit, tout un petit train de maison, toute une caravane ; et, dans ce pays où, souvent avec raison, la confiance n'est pas générale, ces animaux ne se louent pas, mais se vendent. Il faut donc les acheter, quitter

à s'en défaire à n'importe quel prix au retour ou à destination. On doit compter aussi avec les accidents prévus et imprévus : une mule peut facilement vous échapper, devenir malade, boiteuse, que sais-je encore ? Enfin, souvent un interprète est de toute rigueur, et ces messieurs se font assez largement rétribuer leurs services.

Dans un pays qui, comme le Brésil, n'a point ou peu d'industrie, en dehors des beautés de la nature et des mœurs indigènes, il n'y a de vraiment intéressant à étudier sur place que les produits particuliers de son sol, les métaux, les pierres précieuses, les bois, les cafés, les cannes à sucre, etc.

L'or, l'argent, le mercure, le cuivre, le plomb et le fer, le diamant surtout, mais aussi l'émeraude, le saphir, le rubis et la topaze, abondent, peut-on dire, dans le pays tout entier. La province du *Minas-Gerdes* [mines générales] est d'une richesse minérale exceptionnelle et pleine d'avenir ; mais jusqu'ici, le manque de bras et le chiffre restreint de sa population ne lui permettent d'exploiter qu'une infime partie de ses ressources : en effet, il n'y a pas de proportion entre 1,600,000 habitants et 20,000 lieues carrées de terrain. Cependant, cette province de *Minas-Gerdes* est la plus centrale comme la plus peuplée du Brésil.

L'exploitation de ces richesses, se faisant le plus souvent d'après les procédés connus, à l'européenne, n'a rien qui éveille particulièrement l'attention.

Il n'en est pas de même de la végétation, qui est extraordinaire et admirable. Les plantes les plus belles et les plus variées y croissent avec exubérance, et l'œil ne se lasse pas de les contempler. La flore brésilienne est peut-être la plus riche du globe, tant par l'abondance que par la variété des espèces : on en compte déjà au delà de dix-sept mille.

Quant aux bois, les forêts du Brésil renferment pour la construction, la menuiserie et l'ébénisterie les essences les plus précieuses qui se puissent trouver.

Mais la production de l'Empire, de loin la plus remarquable, le fruit naturel qui fait à la fois sa richesse et sa réputation, c'est sans contredit le café. Je tiens d'autant plus à en dire quelques mots, qu'il va nous mener en plein cœur du pays, au milieu des planteurs et au sein même de l'intéressante vie de *fazenda*.

L'intérieur du Brésil est essentiellement montagneux et boisé ; le sol est sec, argileux, et revêt ordinairement des tons rouges. Il était anciennement presque entièrement couvert de forêts vierges qu'ont en partie du moins remplacé de nos jours les immenses plantations de café dites *fazendas* ; on désigne sous ce nom l'ensemble de la propriété du planteur, appelé lui-même *fazendero*.

La *fazenda* comprend en premier lieu l'habitation des maîtres et toutes ses dépendances ; puis les séchoirs, les magasins et l'outillage affecté à la préparation du café ; enfin, la plantation elle-même avec les forêts qu'elle comporte.

Pour faire une plantation de café, on sème d'abord une pépinière où les jeunes plants se développent durant une année. Ce temps écoulé, on les arrache avec précaution pour les transporter à l'endroit qu'ils doivent définitivement occuper. Cet endroit est toujours un carré de forêt auquel